



ALEXIS VRITHOFF.



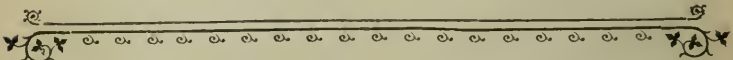
IN-8°. — 2° SÉRIE.

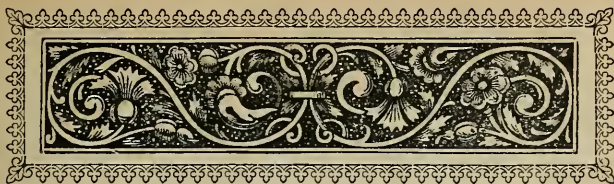


ALEXIS VRITHOFF

Adjoint au Capitaine JOUBERT sur le
Tanganika.

Mort glorieusement dans un combat livré sur la Lukuga
aux chasseurs d'esclaves, le 5 avril 1892.





VII
1

ALEXIS VRITHOFF

347D COMPAGNON DES
CAPITAINES JACQUES ET JOUBERT
au lac Tanganika (Afrique centrale).

SA JEUNESSE, SON « JOURNAL DE VOYAGE »,
SA MORT GLORIEUSE, ~~EXTRA~~

PAR ALEXIS-M. G.,
vice-président du comité antiesclavagiste de la province de Namur.

3^{me} ÉDITION.



Société de Saint-Augustin,


DESCLÉE, DE BROUWER & C^{ie},

MCMII.



TOUS DROITS RÉSERVÉS.

DT
439
.66
1902



BÉNÉDICTION APOSTOLIQUE.

ROME, Du Vatican, 12 mai 1893.

Révérend Frère,

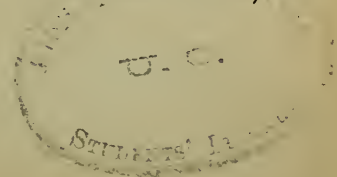
Dans les différents ouvrages que vous avez publiés sur l'antiesclavagisme, le Saint-Père a vu avec plaisir que vous avez voulu seconder l'impulsion donnée par Sa Sainteté à l'œuvre éminemment chrétienne et humanitaire de l'abolition de l'esclavage.

C'est pourquoi le même Souverain Pontife m'a ordonné de vous renouveler ses remerciements pour l'hommage que vous venez de lui rendre par l'offre de ces ouvrages, et de vous confirmer la paternelle bienveillance avec laquelle il vous a déjà accordé la bénédiction apostolique, pour vous encourager à continuer votre dévouement à une œuvre digne de tant d'applaudissement et de faveur.

Je suis heureux de pouvoir vous exprimer ces sentiments bienveillants du cœur de Sa Sainteté, et c'est comme marque d'une estime toute particulière que je me dis

Votre très affectionné en Notre Seigneur
M., cardinal RAMPOLLA.

Au Révérend Frère Alexis-Marie, des
Écoles chrétiennes.





PRÉFACE.

N OUS adressons avec confiance ce petit ouvrage à toutes les âmes généreuses qui s'intéressent à l'*Œuvre antiesclavagiste* fondée, sur l'ordre de Léon XIII, par l'éminent cardinal Lavigerie, et soutenue si vaillamment au centre de l'Afrique par les défenseurs de nos missionnaires.

Mais nous dédions particulièrement ce *Journal de Voyage* aux jeunes gens de nos établissements d'éducation, à commencer par ceux qui furent les condisciples ou les concitoyens du jeune Alexis Vrithoff.

Nos lecteurs ne chercheront pas précisément ici les hauts faits qui illustrent de rares explorateurs, moins encore les fantaisies d'un roman imaginaire et mensonger, propre à égarer les intelligences.

C'est le récit pur et simple d'un voyage par mer et par terre, qui a duré presque une année ; l'histoire d'une expédition justifiée par la noblesse du but à atteindre, et sous la conduite d'un chef dont le commandement n'empêche pas l'initiative du subordonné, dans les mille circonstances où l'imprévu joue un grand rôle.

Le jeune Alexis n'a écrit qu'à ses parents, et ses notes tracées chaque soir au bivouac, après les fatigues de la journée, expriment simplement et franchement ce qu'il veut conter à sa famille et à ses amis, sans rechercher aucunement les formes littéraires, qui eussent été prétentieuses sous sa plume.

Dans son style, il se montre tel qu'il est, franc et généreux, sans artifice et sans fard, soldat

volontaire sans peur et sans reproche, qu'aucune faiblesse n'a fait dévier de son devoir, qu'aucune privation n'a pu faire regretter le pays natal.

Une autre qualité de son « Journal », c'est qu'il n'offre presque aucune interruption. Chaque jour a sa note plus ou moins détaillée. Esprit méthodique et constant, malgré son insouciance native, le voyageur n'omet absolument rien de ce qui peut intéresser le lecteur désireux de se rendre compte des moindres particularités d'une expédition en Afrique.

Mais le récit du jeune homme n'a pas un caractère exclusivement personnel.

Première victime ou plutôt « premier martyr » d'une cause sainte, Alexis faisait partie d'une troupe nombreuse. Son histoire se mêle à celle de l'expédition antiesclavagiste elle-même, composée de plus de 500 personnes, conduite par le vaillant capitaine Jacques et par deux autres de leurs compatriotes.

Le « Journal » fait voir les efforts héroïques que nécessite la traversée des déserts africains au milieu de populations souvent hostiles qui barrent le passage.

On y voit aussi à l'œuvre sur le Tanganika les missionnaires catholiques et leur plus ancien défenseur, le capitaine Joubert, que le capitaine Jacques est allé ravitailler et secourir.

Bien plus, l'intérêt de cet ouvrage ne s'arrête pas au 5 avril, date de la mort glorieuse de notre jeune héros. Nous y avons ajouté des lettres subséquentes par lesquelles le capitaine Jacques nous expose la suite des événements qui se sont passés à Albertville sur la fin de l'année 1892.

La nouvelle de ces événements tragiques a

fait frémir d'angoisse tous ceux qui éprouvent quelque sympathie pour cette noble cause, et elle a eu pour résultat de provoquer en même temps une *souscription nationale*, destinée à l'envoi de nouveaux secours en Afrique.

Puissent-ils arriver à temps, pour que l'Europe chrétienne n'ait pas à enregistrer la ruine de cette expédition glorieuse entreprise par ses généreux enfants !

F. A. M. G.

2 février 1893. (1^{ère} ÉDITION).

NOTE DE LA 2^e ÉDITION.

Rien ne prouve mieux l'intérêt qui s'attache à ce récit simple et vrai, que la promptitude avec laquelle la première édition a été enlevée.

Aussi pour cette réédition, a-t-on jugé préférable de n'y apporter aucun changement. Toutefois, on a ajouté en un appendice de quelques pages le résumé des faits bien consolants survenus pendant l'année 1893.

Au mois d'avril de cette même année, l'auteur ayant eu le bonheur de remettre ses ouvrages sur l'antiesclavagisme à Léon XIII, a reçu verbalement de Sa Sainteté les plus précieux encouragements, que confirme la lettre bien significative du cardinal Rampolla rapportée ci-dessus.

LES ÉDITEURS.



OUVRAGES ILLUSTRÉS POUR RÉCOMPENSES,

par F. ALEXIS M. G.

La *Traite des Nègres et la Croisade africaine*, in-8° ord. de 240 pages, avec 3 cartes, 28 illustrations et une lettre du cardinal Lavigerie.

De *Slavenhandel en de Afrikaansche Kruistocht* etc., édition en langue flamande de la *Traite des Nègres*, in-8°, 204 pages, avec cartes et gravures.

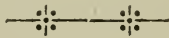
La *Barbarie africaine et les Missions catholiques au Congo*, in-8°, de 200 pages, avec 2 cartes et 16 gravures.

Le *Congo Belge illustré*, grand in-8°, de 256 pages, avec 50 illustrations et cartes, honoré d'une lettre de S. M. le Roi Léopold II.

De *belgische Congo*, édition flamande du précédent, grand in-8°, 256 pages avec 40 illustrations et cartes.

Les *Congolais, leurs mœurs et usages*, édition abrégée du précédent, in-8°, de 192 pages, avec 2 cartes et 28 gravures.

Stanley l'Africain, sa jeunesse et ses quatre grandes expéditions dans le continent mystérieux, grand in-8°, 312 pages, avec 6 cartes et 24 gravures.



VIV
1

ALEXIS VRITHOFF.

CHAPITRE PRÉLIMINAIRE.

La croisade antiesclavagiste.

La croisade antiesclavagiste du cardinal Lavigerie. — Les expéditions belges au lac Tanganika. — Le capitaine Joubert et le capitaine Jacques. — Alexis Vrithoff, sa jeunesse.

I. L'œuvre du cardinal Lavigerie.



DANS le courant de l'année 1890, le grand Léon XIII, qui domine notre siècle non seulement par ses vertus et son caractère de Pontife suprême, mais encore par ses principes de politique chrétienne, adressait aux évêques du Brésil, au sujet de l'abolition de l'esclavage dans ce pays, une encyclique mémorable.

Il y montrait l'action séculaire de l'Église pour l'émanicipation des peuples, conformément à la doctrine du Christ, qui considère tous les hommes sur le pied d'égalité devant Dieu et devant la conscience humaine.

De plus, Sa Sainteté chargeait le primat d'Afrique, l'illustre cardinal Lavigerie, archevêque d'Alger et de Carthage, de prêcher en Europe une nouvelle croisade, non plus pour la délivrance du Saint-Sépulcre, mais pour la libération de ces millions de nègres qui, en Afrique, sont traités par les conquérants arabes avec une férocité sans nom, traqués comme des bêtes fauves et emmenés en esclavage pour servir à la brutalité de maîtres sensuels et corrompus.

L'Afrique perd son sang par tous ses pores, avait dit le célèbre explorateur Cameron, qui, ainsi que Livingstone, Stanley et les missionnaires catholiques, avait été témoin indigné, mais impuissant, des forfaits commis par les négriers.

Or, la voix éloquente et persuasive du grand orateur sacré se fit entendre d'abord à Paris, puis à Londres et

à Bruxelles : partout elle provoqua un élan généreux de sympathie pour nos frères opprimés, et d'indignation contre les sectateurs de Mahomet, auteurs de tant de crimes de lèse-humanité !

Dans plusieurs pays d'Europe, il se forma aussitôt des *Sociétés antiesclavagistes*, ayant pour but de recueillir de l'argent et d'organiser des expéditions armées, qui seraient dirigées vers les lieux les plus dévastés par l'odieuse chasse à l'homme, surtout dans les contrées du centre et de l'est de l'Afrique, d'où *un demi-million de victimes* sont annuellement expédiées vers l'Asie musulmane.

Tandis que la France devait, avec ses missionnaires et ses soldats, exercer son action en Algérie, au Sénégal, au Dahomey et ailleurs, l'Angleterre et l'Allemagne devaient agir dans leurs colonies respectives.

La Belgique, qui tenait à ne pas rester en dehors du mouvement, prit comme champ d'opération les immenses territoires de l'État indépendant du Congo, situé au cœur de l'Afrique, et dont le roi Léopold II est le fondateur et le souverain.

Pendant que les forces de l'État libre maintenaient la police dans les régions occidentales et centrales du Congo, la *Société antiesclavagiste de Belgique*, sous la direction du comité de Bruxelles, dont le général Jacquemart et Mgr Jacobs, doyen de Sainte-Gudule, sont les présidents, cette société, disons-nous, organisait successivement plusieurs expéditions armées, qui furent dirigées vers le lac Tanganika.

L'objectif immédiat était de secourir l'héroïque capitaine français Joubert, qui depuis douze ans se fait le défenseur des Pères Blancs dans leurs missions des deux rives du grand lac Tanganika, ravagées par les chasseurs d'hommes.

En même temps que le lieutenant Hincq conduisait une expédition par la côte occidentale, et remontait le cours du Congo et du Lomami, le capitaine Jacques partait pour Zanzibar avec MM. Rénier, Docquier et ce jeune Alexis Vrithoff, que nos lecteurs vont connaître par son « Journal de Voyage ».

Faisons des vœux pour leur succès, à la plus grande gloire de Dieu, et au salut des âmes de ces intéressantes populations nègres si déshéritées.

Mais avant d'esquisser la biographie du sergent Vrithoff, il est nécessaire de rappeler brièvement les états de service de ces deux vaillants capitaines qui s'appellent Joubert et Jacques.

II. Le capitaine Joubert sur le Tanganika.

LE capitaine Joubert ⁽¹⁾ est un breton, véritable pionnier de la civilisation, autant que catholique dévoué. Après avoir fait, comme zouavé pontifical, les campagnes de Castelfidardo, de Mentana et de Rome, de 1860 à 1870, il rentra en France avec son régiment, qui fit héroïquement, comme on sait, la campagne de la Loire sous les ordres du général de Charette.

Au lendemain de la guerre, Joubert se retira à Ancenis au milieu des siens, et c'est là que vint le chercher, en 1880, le premier appel fait par le cardinal Lavigerie aux laïques, qu'il conviait à se dévouer à la protection des missionnaires d'Alger, appelés communément Pères Blancs, à cause de la blancheur de leur costume semi-arabe.

Joubert fut le chef de la première expédition chargée d'escorter les missionnaires au centre de l'Afrique ; à la tête d'un petit corps d'élite, qui comptait plusieurs zouaves belges, il conduisit la mission sur les bords du Tanganika, et organisa, pour la protéger, une compagnie de noirs qui firent, sous sa direction, la police de la traite.

« Depuis lors, Joubert a consacré sa vie à l'œuvre antiesclavagiste, pour laquelle il a fait trois voyages en Afrique. Le dernier qu'il entreprit, et qui paraît devoir le fixer pour toujours au milieu des nègres, avait pour objet la protection des Pères Blancs de Mpala, laissés à la merci des Arabes par suite du rappel du capitaine Storms en Belgique. Ici, comme ailleurs, le vaillant

1. Voir les ouvrages intitulés : *Le Congo belge*, la *Traite des nègres* et la *Barbarie africaine*, par F. Alexis M. G.

défenseur des opprimés ne sait que se dévouer : de là, l'audace de ses faits de guerre, l'aveugle confiance que lui vouent ses conscrits, le respect dont l'entourent les indigènes et la crainte salutaire qu'il inspire aux Arabes.

« S'il arrive que des individus de tribus alliées soient englobés dans un coup de filet des chasseurs d'hommes, Joubert exige et obtient leur mise en liberté. Advient-il qu'un chef voisin se permette de saccager un village et d'en capturer la population, Joubert le force en son repaire et lui arrache ses prisonniers. C'est ainsi qu'il enleva à Katélé une centaine d'esclaves. »

Citons encore quelques faits, d'après le *Mouvement antiesclavagiste*.

« Le 10 août 1887, Joubert, suivi de 30 hommes, poursuit Mohammed qui vient de faire une razzia dans son voisinage, le rejoint à Mogabé et le somme de relâcher les captifs. Trois femmes et un enfant sont mis en liberté. Il veut plus : trois enfants lui sont encore rendus. Il exige tout. Sur le refus de l'Arabe, dont les forces sont supérieures, il l'attaque, lui tue trois hommes, lui en blesse six et le met en fuite.

« En décembre de la même année, Rutuku est battu une première fois par Joubert, qui s'est porté au secours d'un chef ami, Wondo ; un peu plus tard, dans le Marungu, 80 Rougas-Rougas (soldats négriers) prennent la fuite devant 25 jeunes hommes de la mission, en laissant sur le terrain 8 morts et de nombreux blessés : à quelque temps de là, Rutuku vient chercher une nouvelle correction devant Mpala et abandonne à son vainqueur trois belles pirogues.

« Aussi en avril 1890 le capitaine peut-il écrire, avec trop de modestie, il faut en convenir : « Deux expéditions contre les bandes qui venaient chez nous, de l'autre rive du Tanganika, pour faire des razzias d'esclaves, nous ont donné deux années de tranquillité. »

Toutefois, notre héros a dû encore faire depuis plusieurs autres exploits, notamment contre le fameux Rimaliza. En résumé, malgré la pénurie de ses ressources et l'abandon complet où on le laissa, par suite de l'interruption des communications avec la côte (il reçut le 26 juin

1890 des caisses qui étaient à Zanzibar depuis plus de deux ans), le poste de Mpala n'a point périclité entre ses mains; mais il est devenu comme un lieu d'asile, le boulevard des faibles, la citadelle de la liberté dans ces contrées rouges de sang.

Dans une lettre datée de Mpala, 8 juillet 1890, Mgr Bridoux, vicaire apostolique du Tanganika, écrit :

« Les faibles et les persécutés, nombreux dans ces régions, viennent se réfugier auprès de nous. Il y a trois semaines encore, un chef nous arrivait avec une centaine d'hommes qui lui restaient de ses sujets. Il avait été attaqué par des négriers qui lui avaient tué 80 hommes et pris comme esclaves un millier de femmes et d'enfants. Le chef lui-même, Kisabi, avait été fait prisonnier, mais il avait pu s'enfuir avec ses fers qu'il nous apportait : c'étaient deux forts anneaux en fer qui lui prenaient les pieds et étaient rivés à une barre solide. Il s'est établi sur le territoire de la Mission ; nous avons ainsi cinq ou six chefs qui se sont fixés près de nous, après avoir été pillés par des esclavagistes. »

Depuis lors, Joubert a construit à une journée au sud de Mpala, près de la rive occidentale du lac, la station fortifiée de Saint-Louis de Mirumbi (aujourd'hui *Baudouinville*), où il s'est installé avec une petite garnison. Là encore, pour échapper à des vexations continuelles, les populations des alentours sont successivement venues se placer sous la protection directe du capitaine, de sorte qu'en moins de 15 mois, *sept villages nouveaux* se sont formés dans la plaine, et que *l'agglomération de Saint-Louis compte aujourd'hui 6000 âmes*. Ce serait une force avec laquelle il y aurait à compter, si elle était armée.

« Missionnaire en même temps que soldat, écrit le capitaine Jacques qui vient de lui porter secours, Joubert élève chrétiennement les nombreux enfants qu'il a rachetés, *manu militari*, des mains des négriers, ou bien qu'il a rachetés avec les modestes ressources dont il dispose. C'est lui qui leur enseigne le catéchisme, qui leur apprend à travailler et qui les soigne lorsqu'ils sont malades ou éclopés. C'est une besogne dont on ne se fait

pas d'idée, et le brave homme la fait toute lui-même avec une patience et un dévouement vraiment angéliques. »

« Voilà, ajouterons-nous avec M. H. Derély (1), ce qu'a pu faire le dévouement d'un homme. Mais cet homme est allé là-bas, parce qu'il aime Dieu par dessus toutes choses, et son prochain pour l'amour de Dieu. Il s'est si bien donné, sans esprit de retour, à ses frères les nègres, qu'élevant jusqu'à lui cette race déshéritée, il s'est choisi chez elle une compagne aimée et honorée. Pouvait-il mieux démontrer l'unité d'origine, l'identité de devoirs, la communauté de destinée des blancs et des noirs, tous fils d'Adam, créatures d'un même Dieu, rachetés par un même Christ ? »

Récemment, S. M. Léopold a daigné accorder à Joubert la naturalisation congolaise, ainsi que le brevet de capitaine de la force publique dans l'État du Congo.

III. Le capitaine Jacques.

NÉ à Vielsalm (Luxembourg Belge), le capitaine Jacques, qui avait déjà fait un séjour de trois ans sur le haut Congo, reçut en 1891 la direction de l'expédition antiesclavagiste belge, destinée à secourir le capitaine Joubert.

Parti le 11 mai de Naples, où il est allé retrouver ses compagnons, le lieutenant Renier, MM. Docquier et Vrithoff, il arrive le 7 juin à Zanzibar, et, le 13 juillet suivant, quitte Bagamoyo pour s'enfoncer dans l'intérieur avec une caravane de quatre cents pagazis (porteurs) et de cent askaris (soldats).

Il parvient ainsi sans incident remarquable à Mpwapwa, le 7 août, mais doit soutenir contre les Wagogos une lutte défensive des plus périlleuses avant de gagner l'important centre de Tabora, où domine l'autorité allemande, représentée par le lieutenant Sigl, qui y occupe un poste avec 70 hommes et une pièce de canon.

Le capitaine Jacques séjourna à Tabora du 7 au 23 septembre pour former une nouvelle caravane, puis se dirigea sur Karéma, qu'il atteignit le 16 octobre. Sur la

1. *Le Capitaine Joubert.*

fin du même mois, il était à Saint-Louis de Mirumbi, station fondée par Joubert, sur la rive gauche du Tanganika, à une journée au sud de Mpala, et lui remettait les ravitaillements que la Société antiesclavagiste belge lui avait confiés.

L'entrevue entre les deux officiers fut des plus émouvantes. « J'ai vu le capitaine Joubert, écrit M. Jacques à la date du 7 novembre, et je lui ai donné l'accolade au nom de ses amis d'Europe. Ç'a été un des meilleurs moments de ma vie, et le capitaine était au comble de la joie.

« L'arrivée de notre expédition, ajoute-t-il, a dérouté les plans de Rumaliza, qui se disposait à livrer à Joubert un assaut décisif.

« Les avant-postes ennemis étaient établis dans un camp retranché à deux lieues de Saint-Louis. Dès qu'ils eurent connaissance de l'arrivée au lac des renforts que nous apportions au capitaine, ils furent pris de panique et profitèrent d'une nuit pour gagner le large.

« Le lendemain, les gens de Joubert trouvèrent le boma ouvert et le village abandonné ; la seule chose qu'ils en rapportèrent fut une fillette de sept à huit ans dans un état de maigreur effrayant et entièrement enfermée dans un tchongou (grand pot en terre cuite dans lequel les natifs font cuire leurs aliments).

« Dans leur fuite précipitée, les misérables n'avaient pu emporter ou n'avaient pas pensé à achever cette jeune victime de leurs brutalités. »

Le capitaine Jacques s'occupa d'établir plusieurs postes de secours et de défense sur la rive occidentale du lac Tanganika, où il devait être rejoint par l'expédition du lieutenant Hincq, dont nous avons parlé plus haut.

Une troisième expédition de secours, organisée par la Société antiesclavagiste belge, est composée du lieutenant Long et de MM. Duvivier et Demol ; elle s'est embarquée en avril 1892 à Amsterdam sur le *Bundesrath*, en destination du lac Tanganika ; elle prit, comme celle du capitaine Jacques, la voie de Zanzibar et de Tabora.

==== IV. Alexis Vrithoff. — Sa jeunesse. ====

ALEXIS Vrithoff naquit à Namur le 11 août 1867 d'une honorable et pieuse famille bourgeoise, dont plusieurs membres se sont consacrés au service du Seigneur dans le cloître ou dans le clergé.

Dans toute sa correspondance, qui nous fut bienveillamment communiquée par sa famille, le jeune homme témoigne le plus grand attachement à ses parents et à ses nombreux amis, et c'est à regret que, par discrétion, nous avons supprimé les passages fréquents où il leur adresse ses amitiés.

Et cependant, Alexis était né avec un caractère bouillant et emporté. Dès sa toute première enfance, nous est-il rapporté, il se faisait remarquer, au milieu de ses petits compagnons, par son extrême turbulence, tellement qu'il était imprudent de le perdre un instant de vue. Un des points saillants de son caractère et qui pouvait en quelque sorte faire prévoir quelque chose d'extraordinaire dans sa destinée, c'était la colère d'enfant contre tout ce qui ne se dévoilait pas à lui à première vue : il voulait voir le dessous de tout, et quand sa perspicacité, étonnante pourtant, se trouvait arrêtée, il brisait, arrachait, déchirait, démontait, comme il le faisait avec ses jouets, « pour voir, selon son expression enfantine, ce qu'il y avait dedans ».

Ce penchant, loin de s'atténuer avec l'âge, ne fit que s'accroître et se développer, au point qu'à l'école on n'osait lui laisser dans les mains rien de fragile ou de destructible.

Alexis acquit ses premières connaissances au foyer maternel, ainsi qu'à l'école gardienne des Sœurs de Ste-Marie, à Namur. Il était réellement curieux de le voir là, dans son élément, au milieu de tous ses petits compagnons d'enfance, courant, gambadant, infatigable, faisant le désespoir de ses maîtresses, surtout quand il s'agissait de terminer la récréation ; car son plus grand supplice était la classe, où il devait demeurer tranquille et attentif, alors que son tempérament extrêmement mobile le lui défendait.

A l'âge de huit ans, Alexis entra à l'école moyenne des Frères des Écoles chrétiennes, à Namur.

Toujours le premier à entreprendre de nouveaux jeux, à exciter l'entrain de ses condisciples, à faire des niches innocentes toutes les fois que l'occasion s'en présentait, il n'en apprenait pas moins avec facilité tout ce qu'on lui enseignait, grâce à l'intelligence vive et active dont la Providence l'avait doué.

Cependant, il fallait mettre un frein à cette impétuosité native qui aurait pu nuire à sa santé, non moins qu'à la formation de son caractère. En effet, nulle part il ne voyait le péril, et son inexpérience aidée d'une audace peu commune, l'entraîna plus d'une fois dans des dangers auxquels il n'échappa, pour ainsi dire, que miraculeusement. Dégringoler du haut en bas d'un escalier, se laisser tomber dans une écluse de la Sambre, tout cela n'était pour lui que des incidents ordinaires, ne lui laissant aucune impression et ne corrigeant nullement sa témérité.

En 1880, on le mit en pension à l'établissement Saint-Berthuin, à Malonne, dirigé également par les Frères des Écoles chrétiennes, qui se chargèrent de modérer une nature aussi ardente.

C'est là surtout que commença à se manifester cette soif d'aventures, ce dévouement sans bornes, cette recherche du mystérieux, ce désir insatiable d'immenses espaces, où il pût vivre dans l'indépendance et la liberté.

Pourtant les murs du pensionnat étaient là. Mais quoi ! reculer devant des murs ! Alexis ne s'arrêtait pas pour si peu, et, plus d'une fois, on le surprit dans un jardin extérieur, errant avec des camarades, fumant et préparant quelque farce nouvelle. — Pendant les récréations, il se faisait toujours le défenseur des faibles et des petits. Toujours bon camarade, il rendait service à tous, même à ses dépens, car plus d'une fois sa complaisance lui occasionna des désagréments, sans toutefois le décourager.

D'ailleurs d'une rare insouciance, Alexis agissait toujours à la légère, ne voyant que le moment présent, sans s'occuper des conséquences qui pourraient résulter

de ses actes. L'avenir n'existait pas dans son imagination.

Cependant ses études marchaient toujours bien, mais jamais l'idée fixe de sa vocation ne lui était venue, et ses parents, soucieux, se demandaient à quoi il aboutirait.

Alexis sortait de Malonne en 1885, emportant avec lui les regrets unanimes de ses maîtres et de ses camarades de pension. Nulle position civile ne lui offrant une carrière compatible avec ses goûts et son tempérament remuant, il ne pouvait se décider à rien lorsqu'un jour un ami l'entraîna et le fit entrer à l'enregistrement. Là, il fit son stage, remplissant ses fonctions à la plus grande satisfaction de ses chefs, et préparant l'examen qui devait lui ouvrir définitivement cette carrière; convoitée par tant d'autres, elle n'était pour lui que provisoire, et, plus d'une fois, il se plaignit de ce genre de vie, si antipathique à son caractère, à cause de la régularité qu'il exigeait.

Il était même près de l'abandonner quand le cardinal Lavigerie, sur l'ordre de Léon XIII, entreprit sa croisade contre la traite des nègres au centre de l'Afrique. Les discours de cet autre Pierre l'Ermite ouvrirent à Alexis un nouvel horizon. Là, il crut pouvoir trouver son élément : les vastes plaines et la liberté. Là, il entrevit cette vie de dangers et d'imprévus qu'il désirait depuis longtemps. Là, il pouvait utiliser son dévouement sans bornes et faire sortir de l'inaction ce désir de sacrifice existant dans le cœur du jeune homme, et exaltant au suprême degré cette âme de 20 ans.

Aussi, à l'insu même de ses parents et de ses plus intimes amis, craignant qu'on ne mît obstacle à la réalisation d'un rêve tant de fois caressé, il n'hésita pas à donner des premiers son nom, pour prendre place dans l'une de ces phalanges d'élite qu'on nomme *expéditions antiesclavagistes*.

Quel coup ce fut pour le cœur de ses parents quand ils eurent connaissance de cette détermination !

Mais bien des motifs engageaient à le laisser faire : d'abord la grandeur de l'œuvre, suscitée par le pape,